

LE SUJET ET LE MOUVEMENT
RÔLE DU MOUVEMENT ET DE LA MEMOIRE DANS LA CONSTITUTION
SUBJECTIVE

Barbara Donville

EHESS

Résumé : Le modèle d'Edelman- Damasio stipule qu'il ne peut y avoir de souvenir sans conscience du temps sur un mode autobiographique et donc que le souvenir ne peut émerger à la conscience que lorsque le sujet a franchi toutes les étapes du soi par des mouvements volontaires. En nous inspirant de ce modèle, nous avons conçu pour un petit garçon apraxique, aphasique, autiste et dystonique, des activités sur ordre puis de plus en plus volontaires qui ont été le socle de l'élaboration des différentes étapes de son soi et de l'émergence de ses souvenirs. Nous avons dirigé ce pas-à-pas chaque semaine avec lui, faisant le point régulièrement avec sa mère et l'équipe que nous avons constituée sur place.

Mots-clés : Actualisation – Apraxie – Aphasie – Attention – Emmagasinage - Fonctions sensori-motrices du souvenir - Reconnaissance

Le cas qui inspire ces lignes est celui d'un petit garçon qui ne parlait pas, bien qu'il comprît ce qu'on lui disait, mais surtout qui était incapable d'agir seul, même sur ordre. Son corps était absent, il ne le ressentait pas et se trouvait incapable d'en désigner les parties. Son cerveau était vide si personne ne se trouvait dans la pièce, il n'avait aucune pensée propre, aucun souvenir, ses seules idées étaient celles qu'émettait sa mère. La seule chose qu'il savait faire, c'était écrire sur une ardoise lorsque sa mère, et sa mère seule, posait sa main sur son bras. Psychologue, j'avais été sollicitée par la famille pour élaborer le suivi personnalisé du petit. Nous avons alors commencé un long chemin ensemble. Au fur et à mesure de nos avancées, j'ai compris combien il était essentiel, pour se constituer comme sujet, d'être dans le mouvement volontaire, et que ce mouvement volontaire ne pouvait se développer que si l'on a une pensée individuée découlant de souvenirs propres, qu'il existait d'ailleurs plusieurs types de souvenirs pouvant générer ou non un acte volontaire. Celui-ci provient de la mémoire propre d'une pensée individuée. D'où la question de la constitution de la subjectivité à partir du mouvement volontaire engendré par la mémoire propre.

Nous évoquerons tout d'abord la mémoire comme emmagasinage et remémoration en montrant en quoi ces deux processus mnésiques sont différents, mais en quoi ils sont cependant tous les deux concernés par le cas qui nous occupe. Puis nous montrerons en quoi l'emmagasinage mnésique témoigne d'une fonction sensori-motrice du souvenir, avant d'aborder les phénomènes de la reconnaissance, de l'attention et de l'actualisation du souvenir en montrant comment ces différents phénomènes qui découlent les uns des autres construisent la pensée propre. Nous verrons enfin pourquoi l'individuation est l'étape ultime de la pensée propre constitutive de la subjectivité.

La mémoire comme emmagasinage et remémoration

Il y a plusieurs processus mnésiques, mais deux peuvent être distingués d'un point de vue fonctionnel : celui de l'emmagasinage et celui de la remémoration. L'emmagasinage mnésique sert à enregistrer des séries de mouvements et à les coordonner. Il est bien différent par son contenu et ses modalités de la remémoration qui est le processus suivi par le cerveau pour rejouer une approximation du contenu original en rappelant le souvenir au présent. Dans la pathologie de l'apraxie dont il est question ici, on constate des déficits tant dans l'emmagasinage que dans la remémoration. Les premiers entraînent une désorganisation de la représentation mentale des gestes à exécuter et rendent impossible la réalisation d'un mouvement composé de sous-mouvements élémentaires. Les seconds affectent les matériaux appartenant au passé

L'emmagasinage témoigne de la fonction sensori-motrice du souvenir

Nous avons commencé à travailler les actions sur ordre avec ce petit garçon. Pour susciter les premiers progrès, nous avons utilisé des situations qu'il connaissait très bien et qu'il aimait tout particulièrement. Nous avons demandé à sa mère de le diriger dans le passage de sa pouliche. Cependant, non seulement il était incapable d'une gestuelle suivie et s'arrêtait en plein milieu d'un geste, ne coordonnait aucun de ses mouvements qui se montraient saccadés, mais encore, lorsqu'on le faisait passer à une seconde pouliche, alors qu'il venait de faire les gestes pertinents sur la première, il fallait le diriger de nouveau comme s'il ne l'avait jamais fait. Il n'avait pas la capacité de rejouer le geste déjà réalisé. Bien que comprenant nos consignes, il était incapable de les exécuter, il fallait en même temps les effectuer. Nous avons demandé à sa mère de lui faire exécuter une action qui nécessitait qu'il reproduisît toujours les mêmes gestes dans le même ordre. Il s'agissait d'ouvrir la fenêtre et de fermer le volet. Tout d'abord sa mère le faisait devant lui, en

décomposant tous les gestes et en les répétant plusieurs fois. Cette étape visuelle était indispensable. En même temps, elle lui expliquait chaque geste. Puis, elle lui prenait la main et les lui faisait faire. Il fallut plusieurs semaines pour que le cerveau du petit emmagasine cette série de mouvements et les coordonne correctement. Il pouvait commencer et s'arrêter au milieu d'une action aussi simple que tourner la poignée de la fenêtre ou tirer le volet à lui. Il fallut environ un mois pour qu'une séquence gestuelle de ce type s'emmagasine dans son cerveau.

Lorsqu'il eut progressé, nous avons demandé à sa mère de lui apprendre à mettre le couvert, en lui montrant en même temps comment faire. Mais à la différence de l'action précédente, la séquence gestuelle pouvait s'exécuter dans des ordres différents. Cette fois, le cerveau allait devoir emmagasiner des séquences gestuelles interchangeables, sortir les assiettes avant les verres ou inversement, placer les fourchettes avant les cuillers ou inversement. Il fallut environ deux mois pour que le petit emmagasine ce type de séquences gestuelles et commence à élaborer volontairement l'action.

Au fur et à mesure que nous avons multiplié les situations où le cerveau du petit devait emmagasiner des séquences gestuelles interchangeables, il a commencé de plus en plus fréquemment à initier des actions par lui-même. Il a commencé par partir seul voir ses chevaux car c'est son domaine de prédilection. Lui qui, pendant des années, était resté figé auprès de sa mère, disparaissait maintenant pendant de longs moments pour s'adonner au pansage et autres activités indispensables à ses chevaux. Les actions s'enchaînaient enfin, cohérentes et efficaces, il ne s'arrêtait plus au milieu de l'une d'elles ainsi qu'un ordinateur vidé de sa batterie. Il partait, l'air bien décidé, comme n'importe quel jeune de son âge vers un but précis.

Cet enfant n'a pas été capable pendant de longues années d'agir seul, ni dans le mouvement sur ordre ni, *a fortiori*, dans le mouvement volontaire. S'il n'avait aucune difficulté à se souvenir des visages ou des différents lieux qu'il fréquentait dans son quotidien, et cela même lorsqu'il était incapable de la moindre action autonome, il n'avait en revanche aucun souvenir des événements, même les plus marquants, qui jalonnaient sa vie. Ce n'est que lorsqu'il a commencé à se mouvoir sans ordre que ce dernier type de souvenir a peu à peu émergé. Et c'est également parce qu'il a développé de plus en plus ce type de souvenirs que ses actions sont devenues de plus en plus variées et de plus en plus volontaires. Cela plaide en faveur d'une compétence sensori-motrice de ce type de souvenirs.

Cet enfant semble donc souffrir d'apraxie sous plusieurs de ses formes. Le modèle anatomique de l'apraxie idéomotrice suppose une déconnexion entre les aires cérébrales postérieures qui régissent la formulation verbale d'un acte, et les aires des lobes frontaux qui génèrent la sortie motrice. L'apraxie idéomotrice s'accompagne le plus souvent d'une aphasie. Dans le cas qui nous intéresse, il s'agit effectivement d'une aphasie de Broca dans la mesure où l'enfant comprend parfaitement ce qui lui est demandé, mais ne parle pas. Il présente encore une apraxie de *l'habillage*, il est incapable de se vêtir seul. Enfin, il manifeste une apraxie *constructive*, il est incapable de reproduire un dessin ou d'assembler des éléments pour produire quoi que ce soit. Chez lui, elle provient de l'hémisphère gauche, car ses dessins conservent la configuration globale des objets, mais des détails sont absents. Enfin, il présente une agraphie, il n'est capable d'écrire que si sa mère pose sa main sur son bras.

De plus, pendant très longtemps, il a manifesté une importante dystonie : tous les gestes de préhension lui étaient pénibles, voire impossibles. Sa façon de tenir un crayon en était d'ailleurs caractéristique : ses doigts se chevauchaient les uns les autres. Il ne pouvait pas supporter que quelque chose enserrât la peau de sa main. C'était une souffrance d'enfiler un gant. En travaillant peu à peu à ce qu'il le supporte, nous avons réussi à lui faire ressentir sa main comme membre approprié à son corps.

La mémoire consciente n'est pas seulement composée d'images. C'est une organisation de contenus mentaux centrés sur l'organisme qui les produit et les motive. La simple présence d'images constitue bien un esprit, mais un esprit non conscient. Il lui manque un *soi*. Le défaut d'emmagasinage de souvenirs empêche d'aboutir à la construction du soi. La construction du soi s'élabore par la conscience de la permanence dans le temps. Il ne peut pas y avoir de souvenir sans conscience du temps sur un mode autobiographique (Damasio), puisque le souvenir est par essence un « présent remémoré » (Edelman). Le souvenir fait revenir un événement vécu dans le passé et, bien que différent dans la mesure où le sujet y agrège l'expérience qu'il a vécue depuis, c'est bien le même sujet qui a vécu ce qu'il se remémore à présent. Dès lors, le pas décisif dans la formation de la conscience n'est pas la production d'images, mais le sentiment que les images sont les nôtres, que nous en sommes les possesseurs comme organismes singuliers auxquels elles apparaissent. Or c'est bien cela qui ne s'effectue pas dans l'apraxie dont il est ici question et, de fait, les images ne s'incrémentent pas.

Le modèle proposé par Edelman et Damasio nous aide à comprendre pourquoi ce petit garçon n'emmagasinait pas les images. Ses diverses apraxies empêchaient la formation du

souvenir et par là même l'élaboration des étapes successives de la formation du soi. La stratégie qui permet de construire le soi commence par le *soi-noyau*. Il s'agit d'introduire dans l'esprit un élément qui n'était pas là auparavant : un protagoniste. Une fois qu'il en a un au milieu des autres contenus mentaux, la subjectivité commence à émerger. On doit donc se pencher sur le seuil où apparaît le protagoniste. Ce seuil, c'est celui où la forme la plus archaïque du soi, le *protosoi* se lie aux événements dans lesquels il est engagé. Il doit donc se *protagoniser*. Ce processus d'engagement ne se produit pas dans l'apraxie. Le *protosoi* est trop peu élaboré pour qu'il se lie à un quelconque événement. Dès lors, il ne se protagonise pas et l'emmagasiner mémoriel est déficient. L'enfant dont il est question ne ressentait pas son corps en propre, dès lors, il ne pouvait pas se sentir engagé par ce dernier dans un rapport action-perception causé par un objet. Son *protosoi* n'était pas modifié par l'objet cause, son cerveau ne s'ajustait pas à son corps.

Lorsque sa mère lui mettait en main une brosse pour panser une pouliche, le petit garçon n'avait aucun sentiment familier de cet objet alors qu'il l'avait déjà utilisé des centaines de fois. Il ne semblait jamais comprendre comment le tenir ni comment s'en servir. On avait toujours le sentiment qu'il ne le connaissait pas. À cette époque, il ne ressentait pas son corps en propre, toute situation qui le mettait face à des objets pourtant familiers n'enclenchait de sa part aucun processus d'utilisation. Le soi-noyau ne se créait pas, car le protosoi n'était pas modifié par la rencontre avec cet objet.

La constitution de la subjectivité est donc engendrée par la perception de son corps. Cette perception se forge par les modifications du *protosoi* qui inaugurent la création du *soi-noyau* par une chaîne d'événements, dont le processus attentionnel qui mène à la constitution de la subjectivité. Or la perception est toujours le prolongement d'un souvenir qui a déjà été vécu en propre de manière similaire. Il n'y a pas de perception reconnue possible s'il n'y a pas une étape primordiale de souvenir d'*action*. Lorsque nous mémorisons la rencontre avec un objet, nous mémorisons, d'abord, les structures sensorimotrices associées à la vision de l'objet, puis les structures sensorimotrices associées au toucher et à la manipulation de l'objet, les structures sensorimotrices résultant de l'évocation de souvenirs préalablement acquis et pertinents de l'objet, enfin les structures sensorimotrices liées au déclenchement des émotions et des sentiments relatifs à l'objet. Or, dans le cas d'apraxie qui nous occupe, tout ce processus est inexistant. Dès lors on comprend qu'il n'y ait pas de constitution subjective. La subjectivité *émerge de l'action*, qui passe préalablement par le souvenir. Un souvenir est un composite d'activités sensorielles et motrices liées à l'interaction entre l'organisme et l'objet.

Emmagasiner un souvenir c'est avoir « l'esprit dans le cerveau » et être en mesure de vivre une situation composite faite d'activités sensorielles et motrices liées à l'interaction entre l'organisme et l'objet. Le souvenir se perçoit par engagement de notre organisme, non par réceptivité passive, et les images mémorisées conservent les propriétés de base de l'original. Dans son modèle d'architecture neuronale visant à rendre compte de la mémorisation et de la reconnaissance, Damasio stipule que certaines aires du cerveau, par exemple les cortex sensoriels primaires, construisent en permanence des images de l'environnement présent et les stockent sous forme dispositionnelle. Ces dispositions permettent de reconstruire ces images telles qu'à l'origine. Elles commandent donc le processus de réactivation et d'assemblage des aspects de la perception passée qui élabore la reconnaissance.

La reconnaissance

L'émergence du souvenir est liée au phénomène de la reconnaissance d'un *déjà-vécu-en-propre*. Il faut que cette reconnaissance ne soit pas exclusivement réflexe, créée par des habitudes, comme elle commence toujours par l'être, mais qu'elle devienne *une reconnaissance attentive*, c'est-à-dire que le souvenir se prolonge en perception. Nous l'avons vu, le pas décisif dans la formation de la conscience n'était pas la production d'images, mais le fait de *rendre nôtre* ces images, de nous en sentir les possesseurs. C'est ce sentiment de possession qui crée la reconnaissance attentive, sans cela la production d'images reste inconsciente.

C'est justement ce qui ne se produisait pas chez ce petit garçon. Lorsque nous avons constaté qu'il n'avait pas de souvenirs propres, nous avons demandé à sa mère de sortir les photos des dernières vacances : elles ne disaient absolument rien au petit, alors qu'à peine quinze jours le séparaient des événements.

Nous avons alors demandé à sa mère de sortir les photos du jour où il avait reçu sa pouliche. C'était un événement que nous avons préparé longuement avec les parents. Nous espérions que cela provoquerait un débordement émotionnel et que l'intentionnalité du petit progresserait. Ce fut effectivement le point de départ de l'émergence de ses émotions. Mais lorsque le garçon vit les photos, alors qu'il reconnaissait tout à fait sa pouliche, il fut incapable de se souvenir de cet événement qui, pourtant, avait été très marquant pour lui. Les événements n'étaient pas vécus en propre et la reconnaissance ne se faisait donc pas.

C'est seulement à ce stade de la reconnaissance comme un *déjà-vécu-en-propre* que les souvenirs-images se manifestent dans une perception présente et que se développent en

conséquence des mouvements volontaires. Lorsque nous avons commencé à travailler avec ce petit garçon, il n'était capable de se mouvoir que de manière aléatoire. Quand on lui demandait quelque chose, il était incapable de l'exécuter car il n'y avait pas de *reconnaissance* du mouvement demandé dans la mesure où il n'y avait aucun souvenir d'un mouvement similaire déjà vécu en propre. Le protosoi ne se modifiait pas et aucune connexion ne s'effectuait avec l'objet cause. Même s'il comprenait la consigne demandée, comme, par exemple, « va chercher le sac sur la chaise », rien ne se produisait, il ne bougeait pas. En effet, il écrivait alors sur son ardoise, la main de sa mère posée sur la sienne, que son cerveau était vide et qu'il ne ressentait pas son corps. Comment aurait-il pu reconnaître une perception comme sienne ?

Nous avons dit plus haut que le type de souvenir auquel fait appel le mouvement volontaire est toujours un souvenir d'action. Reconnaître, c'est attribuer à une perception présente un statut familier ; le souvenir correspondant devient alors utilisable. Cette perception présente se traduit par des mouvements appropriés parce que les perceptions concernées génèrent des mouvements familiers, des mouvements déjà vécus en propre. Ces mouvements sont reconnus comme tels, car ils sont le fruit de la conscience d'un accompagnement moteur réglé, d'une réaction motrice organisée et déjà éprouvée.

L'attention

Il est important de définir ce qu'est *l'attention* dans la mesure où elle fait défaut dans l'apraxie. C'est parce que le protosoi se montre suffisamment éveillé qu'une chaîne d'événements transforme les sentiments primordiaux en sentiment de connaître. Cette connaissance crée une saillance de l'objet. C'est cette saillance de l'objet engageant l'esprit qu'on peut désigner par le terme *d'attention*. L'objet cause de la modification du protosoi est rehaussé par l'attention et marqué par un sentiment.

Pour que naisse l'attention, il faut que s'élabore une saillance, ce qui ne peut se faire sans une capacité de sélectionner, c'est-à-dire d'orienter l'esprit autour de l'organisme. Mais la sélection ne s'opère que lorsque la connaissance de l'objet est *située* par le sentiment de l'organisme où l'esprit est à l'œuvre. La présence de l'objet a été ressentie, il est devenu saillant, il a engendré l'attention, cet état conscient qui manipule des connaissances fondées sur différents matériaux sensoriels et manifeste des propriétés qualitatives diverses pour les différentes voies sensorielles. La sélection et la saillance de l'objet à connaître sont ainsi les deux piliers de l'attention.

Avec le temps, nous avons mis en oeuvre des exercices spécifiques à la progression de l'aire de Broca du petit garçon, jusqu'alors défaillante. Elle est caractérisée par diverses représentations motrices — oro-faciales, oro-laryngées, et brachio-manuelles — ce qui permet de supposer que la communication interindividuelle s'est développée à partir de l'intégration progressive des différentes modalités que sont les gestes faciaux, brachio-manuels et enfin vocaux : tout ce qui est défaillant chez le petit. En nous appuyant sur les expériences proposées par l'équipe italienne de Rizzolatti, nous avons demandé à la mère du petit de prendre devant lui quelque chose à manger et de le porter à sa bouche. Il fallait que le petit reproduise le geste de sa mère. Comme nous nous y attendions, il en a été tout à fait incapable, car le processus de sélection permettant la décomposition du mouvement était absent. Son esprit n'orientait pas et ne s'organisait pas autour de son organisme. A force de répétitions durant plusieurs semaines, la sélection du processus s'est mise en place et une saillance a pu émerger. L'esprit du petit cernait enfin l'objet à connaître, le mouvement de préhension et de portage à la bouche. Des connaissances fondées sur des matériaux sensoriels ont alors émergé. De semaine en semaine, le petit intégrait de plus en plus cette connaissance de ce qui l'entourait : il écrivait sur son ardoise que tout bougeait très vite autour de lui du matin au soir, c'était émotionnellement très difficile à supporter. Le rapport qu'il avait avec son propre corps était en perpétuelle mutation, ses mains prenaient pour lui de plus en plus de place dans son corps, les sensations faciales se faisaient de plus en plus fines, enfin il sentait de plus en plus sa bouche, les diverses représentations motrices liées à l'aire de Broca évoluaient de manière fulgurante : l'attention naissait.

Si le corps est bien le fondement de l'esprit conscient et si les aspects les plus stables du fonctionnement du corps sont représentés dans le cerveau sous forme de cartes qui contribuent aux images des souvenirs, ce serait donc ce type d'images mentales du corps produites dans les structures cartographiques corporelles qui constitueraient à terme le soi à travers les différentes étapes que nous avons évoquées. Or c'est parce que les souvenirs sont absents que le corps n'est pas ressenti en propre et n'est donc pas vécu comme utilisable, que ce que Damasio nomme le *protosoi* ne peut se modifier d'emblée dans l'apraxie, de sorte que le soi-noyau ne se constitue pas et n'engendre pas la subjectivité.

Ainsi comprend-on que, pour que l'action soit volontaire, il faut que le souvenir s'actualise par une reconnaissance attentive, qu'il reprenne pour un temps un statut d'action dans le présent, ce qui n'est possible que si, dans le passé, cette action, de nouveau au présent,

a déjà été *reconnue* comme telle par un souvenir antérieur similaire. Il faut qu'elle soit devenue un *habitus*.

L'actualisation

Le mécanisme reliant le soi et l'objet ne s'applique pas uniquement aux objets réellement perçus, mais également aux objets dont on se souvient et dont le souvenir est donc de nouveau actualisable. Lorsque nous apprenons à connaître un objet, nous effectuons des enregistrements non seulement de son apparence, mais aussi de notre interaction avec lui (les mouvements de nos yeux, de notre tête, ceux de notre main). S'en souvenir implique le rappel d'interactions mémorisées.

Lorsque nous avons commencé à travailler l'action sur ordre avec le petit, nous nous sommes efforcés de trouver des contextes qui lui plaisaient de sorte qu'émotionnellement cela soit vivable pour lui. Nous avons donc axé nos demandes d'actions sur les chevaux, son domaine de prédilection. Nous lui avons demandé d'emmener son cheval de son box vers le pré. Nous savions que c'était quelque chose qu'il aimait beaucoup faire, mais jusqu'alors, il ne l'avait jamais fait seul. Dans un premier temps, nous avons réduit l'action à sa plus simple expression. On proposait le cheval au petit une fois que le licol était mis et que son box était ouvert. On lui demandait juste de traverser le pré qui séparait le box du champ où le cheval allait brouter. Au début, même cette simple action était impraticable de manière fluide. Le garçon s'arrêtait en plein milieu du pré et ne repartait que si on lui rappelait ce qu'il était en train de faire. Alors qu'il l'avait fait des centaines de fois, accompagné, et qu'il connaissait parfaitement la situation, sa mémoire se vidait, comme une batterie d'ordinateur, il ne se souvenait plus qu'il fallait se souvenir. En réalité, le souvenir ne s'actualisait pas, il n'était pas rappelé à nouveau dans le présent pour être utilisable sous forme d'action volontaire.

Lorsque nous avons fait répéter plusieurs semaines de suite cette simple action, l'actualisation a fini par se faire, et nous avons pu alors rendre l'action plus complexe. Petit à petit nous avons ajouté des tâches : il s'est alors agi de ramener le cheval dans son box et de le fermer, il y avait donc deux tâches consécutives qu'il fallait actualiser. Au bout de deux mois de travail, les résultats furent probants, on n'avait plus besoin d'être dans les parages, le petit était capable de rentrer son cheval, d'ôter le licol et de fermer le box seul. Les souvenirs s'actualisaient sous forme d'actions volontaires.

On doit se demander comment le corps subjectivé joue un rôle d'intermédiaire entre la reconnaissance et l'actualisation du souvenir engendrant l'action présente. Notre corps représente bien un état permanent : l'état actuel de notre passé immédiat, mais également de

notre devenir. Le protosoi est en effet une plateforme relativement stable et donc une source de continuité. C'est la pierre angulaire de la construction du soi-noyau menant à l'élaboration de la subjectivité. Cette collection intégrée de structures neurales séparées cartographient à chaque instant les aspects les plus stables de la structure physique de l'organisme. Les contributeurs du protosoi comprennent des cartes interoceptives. Or cette composante interoceptive des cartes du protosoi est une bonne source d'*invariance* relative, requise pour établir une sorte d'échafaudage stable qui aboutit à la construction du soi.

Cette invariance engendre la subjectivité qui donne au corps la possibilité de jouer un rôle d'intermédiaire. En effet, le souvenir n'est là que parce qu'il est reconnu comme propre par la personne et utile au moment présent, donc vécu sous forme de perception. Il prend une place de nouveau active dans la situation présente qui se propose et génère une sensation qui se transforme en mouvement. Alors, soit il joue un rôle associatif à un passé déjà vécu, qui de nouveau se propose comme présent, soit il fait appel à une compétence acquise de nouveau adéquate à la situation actuelle. Le souvenir a donc un statut paradoxal car il ne s'actualise que dans la mesure où il est adéquat à la situation présente, et devient alors action volontaire, intention, perdant par-là à ce moment précis son statut de souvenir, alors qu'il n'a été utilisable que parce qu'il a été rappelé en tant que tel, individuant ainsi la pensée.

Il convient, à présent, d'établir le rapport entre la perception, l'attention et l'actualisation du souvenir, dans la mesure où la perception prolonge l'actualisation d'un souvenir. Percevoir veut dire étymologiquement « saisir par les sens », or on ne peut saisir par les sens, et donc se mouvoir, dans la mesure où le saisissement est un agissement volontaire, que si les sensci sont vécus de manière appropriée, et donc traduits en action, en mouvements volontaires dans l'espace.

Pendant très longtemps, le corps du petit garçon était pour lui un fantôme. Il ne ressentait absolument pas son corps, aucun membre ne lui appartenait. D'ailleurs, nous avons constaté qu'il était incapable de désigner son propre corps. Il était autotopoagnosique. Il lui était également impossible de désigner un autre corps vivant, au mieux pouvait-il désigner quelques parties du corps de son ours en peluche, mais c'était tout. Il fallut donc trouver le moyen que cette auto-désignation pût se faire. Au début, avec l'aide de sa mère, il travaillait devant une double glace en pied, mais cette auto-désignation ne progressait pas. Sa mère eut alors l'idée d'envelopper son corps dans une couverture très serrée pour qu'il ressente peut-être mieux son corps dans sa totalité. Cela provoqua chez le petit une intense fatigue, mais les progrès dans l'auto-désignation commencèrent à se

dessiner. Peu à peu, il commença à désigner, cependant la partie allant du cou au bassin lui restait impossible à percevoir en propre. Ce n'est que lorsqu'il cessa d'être épuisé par la couverture serrée autour de son corps que peu à peu l'auto-désignation totale de son corps put se faire : il n'y avait tout d'abord aucune perception propre de son corps, aucun ressenti de l'état actuel de ce dernier, ce qui entraînait une impossibilité d'adapter son corps à toute attitude consciente, laquelle conscience d'attitude découle précisément de l'attention comme faculté permanente d'analyse. Cela venait du fait que l'actualisation, c'est-à-dire la possibilité de rappeler comme utilisable au présent un souvenir de nouveau vivable sous forme d'action volontaire, était absente.

La subjectivité est constituée par la perception vécue en propre, par le saisissement qu'elle a du corps, le corps lui-même étant le vecteur de ce *saisissement volontaire* : il est à la fois référence continue et incessante nouveauté.

Nos sens se développent à travers l'ensemble des connexions établies entre la perception sensorielle et le mouvement qu'ils utilisent. À mesure que l'impression se répète, la connexion se consolide. On peut admettre que si toutes nos perceptions usuelles ont leur accompagnement moteur organisé, le sentiment de reconnaissance, donc de familiarité, a sa racine dans la conscience de cette organisation. Nous sommes, par la constitution de notre système nerveux, des êtres chez qui les perceptions présentes se prolongent en mouvements volontaires appropriés. Mais, si, comme c'est le cas pour ce petit garçon, le corps n'est pas ressenti en propre, si l'on est incapable de le désigner, si l'on ne situe ni l'avant ni l'arrière du corps, s'il n'y a pas de connexion entre l'impression sensorielle et le mouvement, il n'y a pas non plus de souvenir d'un geste familier, reconnu comme réutilisable, pas plus que de volonté possible dans le mouvement. Pour que tout cela devienne envisageable, il faut donc que la perception prolonge l'actualisation du souvenir propre émergeant d'une pensée individuée.

De l'attention et de la reconnaissance attentive à la pensée

La pensée propre ne peut émerger que si les ingrédients de l'esprit conscient se constituent. Les ingrédients de base de l'esprit conscient sont *l'état de veille* et *les images*. Ces images sont la source *d'objets à connaître* qui se trouvent dans l'esprit conscient. Celles-ci sont de toutes variétés sensorielles. Elles se rapportent à toute action ou à tout objet traité par le cerveau. La pensée propre découle de l'esprit conscient qui dérive de l'établissement d'une relation entre *l'organisme* et *l'objet à connaître*.

Si l'on n'a pas la faculté de penser par soi-même, le protosoi ne se modifie pas : il n'y a ni soi-noyau, ni, *a fortiori*, soi autobiographique. Les images conscientes ne se forment pas et

la connaissance qui constitue un état de soi qui permet l'émergence de la subjectivité ne se fait pas, car celle-ci est un ensemble d'images. L'esprit conscient tout entier est de la même étoffe : des images engendrées par les aptitudes cartographiques du cerveau. Tous les aspects de la conscience sont créés avec des images. N'est-ce pas à cette impossibilité d'engager ce processus que nous sommes confrontés dans la pathologie de l'apraxie ? Qu'en est-il lorsqu'on a besoin de la pensée des autres pour penser, lorsqu'on ne pense pas si personne ne pense à côté de soi, lorsque la pensée de l'autre est perçue comme une indispensable consistance, comme une nécessaire « matière » sans laquelle on est totalement vide ?

Lorsque le petit était encore incapable de la moindre action même sur ordre, s'il se trouvait seul dans une pièce, il écrivait sur son ardoise que son cerveau était vide s'il n'y avait personne à côté de lui pour penser à ses côtés. Si en revanche sa mère se trouvait là, les seules pensées qu'il était capable de restituer étaient celles de cette dernière. Un jour, nous fîmes une bien curieuse expérience : nous savions qu'un collègue de son père venait dîner et nous avons demandé aux parents du garçon la possibilité que ce collègue se prête au jeu de la pensée du petit alors qu'ils ne s'étaient jamais vus. Il s'agissait que le collègue interroge le garçon sur sa propre vie et le petit devait répondre en écrivant sur son ardoise. À la stupeur de chacun, le garçon répondit avec aisance à toutes les questions : il s'agissait qu'il dise comment s'appelait la propriété où le collègue passait ses vacances, comment s'appelait la mère de ce collègue ou encore la date d'anniversaire de sa femme. Il suffisait que le collègue pense la réponse pour que le petit la donne.

Alors qu'à cette époque une action aussi simple que celle d'aller prendre un sac sur un canapé était impossible au petit garçon, il se montrait en revanche capable de lire dans les pensées d'une personne qui lui était inconnue, bien que son propre cerveau se vidât totalement s'il n'y avait personne à ses côtés. À cette époque, l'individuation n'était pas faite, il ne pouvait pas penser par lui-même, il était tributaire de la pensée de l'autre.

Lorsqu'il progressa dans l'autonomie de ses actions, lorsqu'il commença à reconnaître des événements vécus en propre, comme l'arrivée de sa petite pouliche, les souvenirs commencèrent à émerger, et la pensée propre à s'individuer.

La mémoire est ce rassemblement de ce que nous désirons qu'il soit gardé dans notre pensée. Mais pour que cela soit possible, nous devons être parmi les choses et les êtres, nous devons désirer *l'intérêt* de ce qui est Autre. Etymologiquement, inter-esse veut dire « être parmi et entre les choses, se tenir auprès d'elles et demeurer parmi elles ». Penser, c'est prêter attention à ce qui exige d'être gardé, et ce type d'attention provient de cette attitude du corps

mouvant conscient de l'être volontairement. Nous faisons en sorte que ce que nous entreprenons ou n'entreprenons pas soit l'écho de la révélation chaque fois de cette conscience d'attitude. Or lorsqu'on pense à travers l'autre, notre corps n'est pas perçu en tant que tel, il n'est donc pas un tout utilisable par nous-mêmes. Dès lors, on ne demeure nulle part, on ne se trouve parmi rien de tangible, il n'y a aucune conscience d'attitude et *l'interesse* en devient impossible.

À la lumière de nos observations, il paraît donc possible d'avancer, d'une part, qu'il ne peut y avoir de mouvements volontaires sans souvenirs propres et que le souvenir a donc une compétence sensori-motrice engendrée par *le protosoi*. Et que, d'autre part, il est nécessaire d'avoir une pensée individuée pour faire émerger la subjectivité, laquelle ne se crée que si le protosoi est suffisamment éveillé pour se modifier et créer *le soi-noyau*. Or cette pensée individuante n'est possible que s'il y a souvenance, dans la mesure où le souvenir est avant tout une action mentale, donc une intention. Mais si le protosoi ne se modifie pas, les images conscientes ne se forment pas. Pour que le souvenir se fasse action, il faut qu'il s'actualise et que la perception prolonge cette actualisation, afin qu'il devienne de nouveau utilisable dans le présent, perdant donc par ce biais son statut de souvenir, alors même que c'est parce qu'il est de cette nature qu'il a été rappelé. Seule une pensée individuée, constituée de souvenirs propres engendrera des mouvements volontaires susceptibles de faire émerger la subjectivité.

BERGSON, H. 2012. *Matière et mémoire*, Paris, PUF.

BERTHOZ, A. 1997. *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.

DAMASIO, A. 2010. *L'autre moi-même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, Paris, Odile Jacob.

EDELMAN, G. 1992. *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob

HUSSERL, E. 1989. *Chose et espace. Leçons de 1907*, Paris, PUF.

JEANNEROD, M. 2009. *Le cerveau volontaire*, Paris, Odile Jacob.

JEANNEROD, M. 2011. *La fabrique des idées*, Paris, Odile Jacob.

MAREY, E.-J. 2002. *Le mouvement*, Paris, Jacqueline Chambon.

RIZZOLATTI, G et SINIGAGLIA, C 2008 *Les neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob.